

Colloque : Entre-deux et nouvelle brachylogie : convergences et divergences de deux concepts – 17-18 mai 2018 Université Parthenope, Naples

Titre : « Entre 2 “-isme” : question d’histoire littéraire »

Auteure : Catherine Gravet, Université de Mons (Belgique)

Résumé : L’histoire des lettres passe par l’étude des mouvements ou écoles littéraires qui surgissent souvent en réaction à un’e autre. Et la littérature comparée permet de cerner les spécificités d’un courant, dans ses nuances, selon le contexte culturel au sein duquel il se développe. Ainsi le « naturalisme » se définit-il d’abord en réaction au « romantisme », mais surtout par une série de critères qui peuvent varier selon qu’on pense aux frères Goncourt, à Émile Zola, ou aux Belges, Camille Lemonnier ou Paul Heusy. Quant à *Règne animal*, roman de Jean-Baptiste Del Amo publié en 2016 chez Gallimard et lauréat de plusieurs prix, peut-on, entre deux siècles, lui coller l’étiquette – brachylogique – de « naturaliste » ?

Mots-clés : naturalisme, littérature belge francophone

« Il est assez coutumier, surtout dans l'enseignement secondaire où l'on tend souvent à schématiser à outrance, de considérer que le naturalisme<sup>1</sup> est un sous-ensemble du réalisme, ce dernier se caractérisant par réaction au romantisme<sup>2</sup> »

Tout commence avec l'enseignement de la littérature belge francophone. Quel que soit le public, l'enseignant doit pouvoir compter sur un prérequis, en l'occurrence des connaissances en histoire littéraire *française* qui permettront de comparer auteurs, mouvements, écoles, et de faire surgir différences et spécificités. Les littératures francophones se construisent le plus souvent par rapport à une tradition, celle de la littérature française, que les auteur.e.s s'en démarquent ou s'en inspirent, consciemment ou non. Un vaste réseau d'unités et de diversités interactives se crée ainsi et peut difficilement être étudié sans passer par les méthodes de la littérature comparée, à la fois banales et terriblement ambitieuses.

Si l'on consulte l'ouvrage d'Anne-Françoise Luc, *Le Naturalisme belge*<sup>3</sup>, on constate que son premier chapitre est en effet consacré au « naturalisme » (p. 9-27) *français*, le suivant s'intitule « Le naturalisme en Belgique ». Sa conclusion est explicite : «

Le naturalisme amorcé en France par les frères Goncourt et vulgarisé par Zola, pénètre en Belgique à la faveur des relations que les revues, dans les années septante, entretiennent avec les écrivains français. Si nos auteurs furent séduits par l'écriture artiste importée par Cladel, ils ne furent pas cependant de tristes épigones de leurs voisins et surent créer une véritable littérature nationale que les romantiques n'avaient pas su rendre indépendante (p. 173).

Le naturalisme, né et conspué en France, est bien accueilli par les intellectuels et les revues belges de l'époque. Entre-deux pays, d'abord la France, ensuite la Belgique, entre deux écoles, voire plus – romantisme / réalisme / symbolisme<sup>4</sup>, les naturalistes sont présentés comme essentiels dans l'histoire de nos lettres puisqu'en quelque sorte ils la fondent.

---

<sup>1</sup> Je m'intéresserai ici au naturalisme belge, mais la question est la même pour le symbolisme, ou le surréalisme belges.

<sup>2</sup> Extrait du blog de Jean-Michel Messiaen, *Paperolles*, « Le Zolisme et l'Assommoir », 6 mars 2011 » : <http://jean-michel-messiaen.blogspot.fr/2011/03/zolisme.html>. Consulté en mars 2018.

<sup>3</sup> Bruxelles, Labor, « Un livre, une œuvre », 1990.

<sup>4</sup> Voir notamment Thibaud Martinetti, « *La Vie des abeilles* de Maeterlinck : le “vol nuptial” de la vulgarisation et du symbolisme », dans Elsa Courant & Romain Enriquez (dir.), *Un territoire en partage. Littérature et science au XIX<sup>e</sup> siècle*. Épistémocritique, 2018, p. 21-39. En ligne : <http://epistemocritique.org/category/ouvrages-en-ligne/litterature-et-sciences-au-xixe-siecle/>. L'auteur rappelle qu'Anatole France résume ainsi le tableau naturaliste des paysans donné par Maeterlinck : « *Géorgiques de la crapule* », p. 36.

## Zola et le naturalisme français

Impossible dès lors d'aborder le naturalisme belge sans en connaître un peu plus sur Émile Zola ! Non seulement le « zolisme » se démarque des courants littéraires antérieurs comme le romantisme, mais il s'inspire de la science, voire du scientisme. La lecture des essais de Zola, nous prouve que nous sommes bien dans plusieurs entre-deux, et d'abord entre littérature et science, mais aussi empirisme, déterminisme, fatalisme, obscurantisme, romantisme, lyrisme...

Chef de file et théoricien du naturalisme français, Émile Zola (1840-1902), dans l'un de ses textes fondateurs, programmatiques de l'école naturaliste, *Le Roman expérimental*<sup>5</sup>, cite longuement l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard (1865) : c'est que son idée d'une littérature « déterminée par la science » s'inspire directement des méthodes de cette nouvelle science – Zola évoque les « balbutiements d'une science qui se dégage peu à peu de l'empirisme » (p. 2) – qu'est alors la médecine. La méthode expérimentale consistant à « trouver les relations qui rattachent un phénomène quelconque à sa cause prochaine, autrement dit à déterminer les conditions nécessaires à la manifestation de ce phénomène » (p. 3), elle doit, en littérature, « conduire à la connaissance de la vie passionnelle et intellectuelle » des êtres humains. Le romancier naturaliste est à la fois observateur et expérimentateur : il « donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de départ », puis il « fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude. » (p. 7) Autrement dit, un roman expérimental est simplement « le procès-verbal de l'expérience ». En somme, ajoute-t-il, « toute l'opération consiste à prendre les faits dans la nature, puis à étudier le mécanisme des faits, en agissant sur eux par les modifications des circonstances et des milieux, sans jamais s'écarter des lois de la nature<sup>6</sup> », en vue d'une (meilleure) connaissance de l'homme. Autrement dit encore : « le roman naturaliste [...] est une expérience véritable que le romancier fait sur l'homme, en s'aidant de l'observation. » (p. 9)

On lira encore ces détails, inhérents au projet de roman naturaliste qu'on situe résolument dans un entre-deux. Les romanciers sont « les juges d'instruction des hommes et de leurs passions » (p. 10), les « analystes de l'homme, dans son action individuelle et

---

<sup>5</sup> Émile Zola, *Le Roman expérimental*. Paris, G. Charpentier, 1881. En ligne sur Gallica.bnf.fr. Voir Henri Mitterand, *Zola et le naturalisme*. Paris, PUF, 1986.

<sup>6</sup> « Le retour à la nature, l'évolution naturaliste qui emporte le siècle, pousse peu à peu toutes les manifestations de l'intelligence humaine dans une même voie scientifique. Seulement, l'idée d'une littérature déterminée par la science, a pu surprendre, faute d'être précisée et comprise. [...] La science expérimentale explique le comment, (pas le pourquoi) presque toujours ici une expérience "pour voir" » (p. 7).

sociale » (p. 16), ils continuent, « par [leurs] observations et [leurs] expériences, la besogne du physiologiste, qui a continué celle du physicien et du chimiste. » Ils opèrent de la même manière que ces scientifiques, mais leur investigation porte « sur les caractères, sur les passions, sur les faits humains et sociaux<sup>7</sup> ».

Pour Zola encore, les questions d'hérédité et de milieu social sont, dans ce contexte, très importantes, car elles modifient sans cesse les phénomènes : l'homme produit un milieu social qu'il modifie et qui le modifie (p. 18-19). Comment se comportent les hommes en société, c'est ce que le roman expérimental peut montrer (p. 19) (avant les sociologues) et, en démontant les mécanismes d'une passion, « on pourra la traiter et la réduire, ou tout au moins la rendre la plus inoffensive possible » (p. 24) écrit Zola, précurseur de la psychologie sociale<sup>8</sup>. Atteindre un « meilleur état social » (*ibid.*), c'est l'idéal éthique des naturalistes.

Zola a bien conscience de faire de la sociologie pratique, d'aider les sciences politiques et économiques, tout en visant à « être maître du bien et du mal, régler la vie, régler la société, résoudre à la longue tous les problèmes du socialisme, apporter des bases solides à la justice » (*ibid.*).

Le « fatalisme grossier » (p. 27) dont on accuse les naturalistes est au contraire une scientificité, une épistémologie bien éloignée de l'obscurantisme stérile des romanciers idéalistes, pleins de préjugés religieux et philosophiques, qui basent leurs œuvres sur le surnaturel et l'irrationnel, qui croient aux forces mystérieuses ; la « paresse de l'esprit » (p. 40) les empêche de chercher les liens de causes à effets qui régit les phénomènes humains, logique que Zola nomme déterministe. Selon Zola, le naturalisme, contrairement au romantisme, n'est pas une école, il « ne s'incarne pas dans le génie d'un homme ni dans le coup de folie d'un groupe » (p. 42-3). La rhétorique, « expression des tempéraments littéraires des écrivains » n'a rien à voir avec la méthode (p. 46), ils sont trop « pourris de lyrisme » (p. 47)

Zola anticipe avec intuition le projet sociologique de Durkheim<sup>9</sup> (*Règles de la méthode sociologique*, 1895). Comme Balzac qui se réfère à l'*Histoire naturelle* de Buffon dans son

---

<sup>7</sup> De toute évidence, Zola n'a pas connaissance de la « révélation » de Gustav Fechner (1801-1887) qui, le 22 octobre 1850, aurait résolu l'énigme de la relation entre corps et âme en liant scientifiquement la sensation au stimulus... 1850 est considérée comme la date de naissance de la psychologie expérimentale (ou psychophysique) dont l'approche est résolument quantitative.

<sup>8</sup> À l'instar d'un Kurt Lewin (1890-1947), qui tend à développer les valeurs de tolérance chez ses contemporains gagnés par les passions totalitaires...

<sup>9</sup> Voir David Ledent, « Zola avant Durkheim. Lectures croisées d'Hippolyte Taine et de Claude Bernard », dans Elsa Courant & Romain Enriquez (dir.), *Un territoire en partage. Littérature et science au XIX<sup>e</sup> siècle*. Épistémocritique, 2018, p. 40-47. Colette Becker, « Aux sources du naturalisme zolien. 1860-1865 », dans Pierre Cogny (dir.), *Le Naturalisme. Colloque de Cerisy*. Paris, Union générale d'éditions, 1978, p. 13-33. *Id.*, « Émile Zola 1862-1867. Élaboration d'une esthétique moderne », dans *Romantisme*, n° 21-22, 1978, p. 117-123. *Id.*, *Zola. Le Saut dans les étoiles*. Paris, Presses de la Sorbonne

avant-propos de *La Comédie humaine*, Zola emprunte également à Taine et à Bernard leur conception du milieu. Si Taine appréhende trois « forces », la race, le milieu et le moment pour écrire une histoire littéraire scientifique, Zola, lui, reprend à son compte ces trois forces pour construire des récits : dans les *Rougon-Macquart*, la race est réduite à une famille, le milieu (autant physique que moral) renvoie au contexte matériel de la vie des personnages et le moment à l'époque (le Second Empire). La notion de milieu social est aussi au cœur de la sociologie. Ramenant le projet au littéraire, Zola précise encore :

Le romancier reste en effet maître de son écriture et la mise en récit de ses observations, aussi fines et précises soient-elles, n'obéit pas aux mêmes règles de restitution du savoir que dans les domaines sociologique ou anthropologique (p. 47).

La méthode scientifique a ses limites en littérature et a suscité beaucoup de critiques que Zola anticipe : « comment l'écrivain peut-il vérifier des "résultats" qu'il a produits via un récit [fictif] ? » (*ibid.*). Le romancier ne connaît-il et ne dit-il pas toujours quelque chose du monde social<sup>10</sup> ? – et la lecture de roman active toujours la faculté de penser, de réfléchir sur soi et le monde<sup>11</sup>. Pour réfuter les « arguments imbéciles sur l'impossibilité d'être strictement vrai, sur le besoin d'arranger les faits pour constituer une œuvre d'art quelconque », Zola rétorque que les romanciers naturalistes s'autorisent des modifications : ils partent « des faits vrais », « base indestructible », mais ils « produis[ent] et dirig[ent] les phénomènes ; c'est là [leur] part d'invention, de génie dans l'œuvre » (p. 10).

### Anthologies françaises

Les manuels d'histoire littéraire et les anthologies, importantes sources pour l'enseignement de l'histoire littéraire, indispensables prêts-à-penser, donnent un aperçu de ce qu'il faut retenir du mouvement, de ce qu'il faut en penser – En voici deux exemples.

Lagarde et Michard<sup>12</sup> assurent que les frères Goncourt ont « une écriture trop "artiste" pour être naturalistes, même s'ils étudient les cas pathologiques que constituent leurs héroïnes – l'hystérie de et dans *Germinie Lacerteux* (1865) par exemple – avec une grande rigueur scientifique. » Leur opinion dépréciative transparaît dans l'usage de l'expression « doctrine » naturaliste : selon eux, « Ces prétentions scientifiques ne résistent pas à l'analyse »... (p. 484) Et ce jugement péjoratif explique le rejet de lecteurs probablement trop prudes, peu enclins à

---

nouvelle, 2002. Susan Harrow, *Zola, The Body Modern. Pressures and Prospects of Representation*. London, Maney Publishing, 2010.

<sup>10</sup> Sur la fonction cognitive de la littérature, voir notamment Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*. Marseille, Agone, 2008.

<sup>11</sup> Sur la fonction analytique de la littérature, voir par exemple Georg Lukács, *La Théorie du roman*. Paris, Denoël, [1920], 1968.

<sup>12</sup> André Lagarde et Laurent Michard (dir.), *XIX<sup>e</sup> siècle. Les Grands Auteurs français du programme*. T. 5. Paris-Bruxelles-Montréal, Bordas, 1969, p. 477 ; 481 ; 483-484.

souscrire aux critiques politiquement engagées que contiennent les romans naturalistes : « Zola donne trop volontiers la prééminence aux instincts, à la “bête humaine” [...] Il en résulte un *climat de vulgarité matérielle* qui [...] finit par être *conventionnel*. » (p. 483) La réelle modernité du projet est niée.

L'anthologie du XIX<sup>e</sup> siècle dans la collection dirigée par Mitterrand<sup>13</sup> utilise d'emblée une formule brachylogique pour rendre compte du roman naturaliste : « Rivaliser avec la science, embrasser toute la nature, voilà d'un coup formulée la formidable ambition de ceux qu'on va appeler du nom ambigu de “naturalistes”. » Mais l'adjectif « ambigu » ne vient-il pas tout compliquer ? Les auteurs font débiter le naturalisme en 1877, date de la publication de *L'Assommoir*. L'analyse se fait plus laudative et l'entre-deux se confirme. Ils citent Michel Serres : « les thèses, les méthodes et l'épistémologie de l'auteur des Rougon-Macquart sont fidèles à ce qu'il y a de meilleur dans les travaux scientifiques de ce temps. » L'importance de Zola dans l'histoire littéraire est démontrée par son aptitude à la création de véritables mythes : « le talent de “descripteur” ou de témoin sont en permanence relayés par un imaginaire qui emprunte aussi bien à des obsessions personnelles qu'à des fantasmes collectifs. Le roman réussit à structurer en de véritables mythes [...] le foisonnement du quotidien biologique et sociologique auquel il doit sa substance. Zola [...] devient le démiurge d'une [...] immense “cathédrale” littéraire ». Tout en rappelant le « prestige » que lui vaudra l'affaire Dreyfus, l'anthologiste ne peut cependant passer au bleu l'échec du projet naturaliste : vivement critiqué de l'intérieur, « trahi » par Huysmans, Zola aurait difficilement fini son cycle romanesque, « tout en s'interrogeant sur les moyens de surmonter cet “épuisement” du naturalisme ».

## Deux naturalistes belges

Déclarer « l'épuisement du naturalisme », c'est sans compter sur l'essor du mouvement ailleurs, et surtout en Belgique.

Pour Camille Lemonnier (1844-1913), celui qu'on surnommait le « Zola belge », l'élément déclencheur est sans doute sa découverte horrifiée, en compagnie du peintre Félicien Rops, son cousin, du champ de bataille de Sedan en 1870. Avant la parution de *La Débâcle* de Zola (1892), il publie ses impressions dans *Sedan* (1871), retitré *Les Charniers*

---

<sup>13</sup> Dominique Rincé et Bernard Lecherbonnier (dir.), *Littérature. Textes et documents. XIX<sup>e</sup> siècle*. Introduction de Pierre Nora. Collection « Littérature » dirigée par Henri Mitterrand. Paris, Nathan, 1986. « Zola et le naturalisme. Au-delà du réalisme », p. 461.

(1881)<sup>14</sup>. On ne parle pas encore de naturalisme pour ces *Charniers*, mais peut-être de réalisme et de pacifisme...

Son roman *Un mâle* (1881) provoque le scandale par sa description des amours bestiales de la belle Germaine et du braconnier Cachaprès. Paul Gorceix, dans son introduction à la réédition du roman dans le recueil *La Belgique fin de siècle*, en énumère les qualités tout en soulignant encore le paradoxe du projet naturaliste :

La précision scrupuleuse de l'observation, le projet de restituer fidèlement, crûment, les faits n'excluent pas le lyrisme, ni la vision cosmique des choses. La duplicité propre à la sensibilité de Lemonnier, tempérament épique et lyrique à la fois, transpire à travers toutes les pages du récit. L'ambition réaliste, naturaliste par son côté excessif, se mêle partout aux élans lyriques incontrôlés. [...] Les journaux l'accusent de « matérialisme grossier », de « vulgarité de la condition des personnages » et de « l'immoralité des épisodes » (p. 215-6).

Les « -isme » sont toujours de mise : lyrisme, réalisme, naturalisme, matérialisme. L'influence française est soulignée, mais limitée : « On y perçoit l'écho des thèses des naturalistes : l'influence du milieu, précisément de la vie animale sur la libido de Germaine, celle de l'hérédité – Germaine est elle-même la fille d'un garde-forestier – la violence et la crudité des descriptions. Pourtant la filiation avec la [*sic*] naturalisme zolien s'arrête là. » (*Ibid.*) Gorceix s'appuie sur un commentaire de Maupassant pour situer *Un mâle* entre deux genres, roman et poème : le livre est « conçu et exécuté comme un poème<sup>15</sup> : il est épique. [...] Il est vu enfin à travers l'optique spéciale et grossissante des poètes et non avec l'œil froid du romancier<sup>16</sup>. » (p. 217). Lemonnier se démarque donc des modèles français : « ses paysans n'appartiennent ni à Balzac, ni à Zola ou à Maupassant, ni à George Sand<sup>17</sup> ». Les « scènes qui renvoient à la peinture flamande, à Breughel l'Ancien, [...] ancrées dans un contexte culturel et géographique précis, portent le signe d'une identité ». Le lien avec la peinture flamande cheville donc le roman naturaliste dans une mentalité, une culture un territoire, un pays bien distincts des hexagonaux. Lemonnier lui-même rapporte ce que lui écrit Daudet : « Venez, vous verrez chez moi Flaubert, Goncourt, Zola, vous êtes de la famille<sup>18</sup>. » Assimilant, au passage, réalistes et naturalistes qui seraient de la même famille, Daudet, lui, semble vouloir effacer les frontières.

---

<sup>14</sup> Réimprimé dans la collection Espace Nord, en 2000, preuve s'il en est de la modernité du propos.

<sup>15</sup> L'idée de Roman-poème est d'ailleurs reprise à Vanwelkenhuyzen, et Iwan Gilkin évoque, lui, une « bacchanale des mots ».

<sup>16</sup> Guy de Maupassant dans *Le Gaulois*, 4 octobre 1881.

<sup>17</sup> Cité par Gorceix d'après Camille Lemonnier, *Une vie d'écrivain*, p. 171.

<sup>18</sup> Camille Lemonnier, *La Vie belge*.

Ailleurs, Gorceix propose encore un autre entre-deux pour qualifier *Un mâle* de Lemonnier et le pose en rival de Zola : « Oscillant entre naturalisme et art décadent, il a produit une œuvre considérable où *Happe-Chair* (1886) rivalise avec *Germinal* (1885)<sup>19</sup>. »

Nous n'aborderons pas ici le cas passionnant de Georges Eekhoud (Anvers, 1854-Bruxelles, 1927), auteur qu'on pourrait qualifier de décadent sans doute, qui, dans son célèbre roman *Escal-Vigor* (1899), allie naturalisme et militantisme homosexuel avant la lettre.

Quant à Paul Heusy (pseudonyme d'Alfred Guinotte, né à Verviers, 1834-1915), Gustave Vanzype affirme dans son introduction à la réédition du recueil *Un coin de la vie de misère* (1878), l'importance, à la fois de Heusy et du naturalisme, en Belgique<sup>20</sup> :

Cet ouvrage compte dans notre histoire littéraire. Par sa publication, en 1878, Heusy fait figure, chez nous, de précurseur. Il est le premier écrivain belge résolument rallié au naturalisme. 1878. Lemonnier est encore timide ; il n'a pas commencé la série de ses romans audacieux. Eekhoud n'a publié que des vers. Le naturalisme auquel La Jeune Belgique, trois ans plus tard, accordera une attention bienveillante mais qui ne sera point durable, le naturalisme encore violemment discuté en France, n'a, dans notre pays que quelques défenseurs résolus : les rédacteurs de *l'Artiste*, la revue de Théo Hannon à laquelle collabore Henry Céard et Joris Karl Huysmans, disciples français de Zola.

Et de citer la presse de l'époque, si influente dans la consécration du mouvement : « M. Paul Heusy s'ajoute à l'école puissante qui est en train de renouveler le roman moderne. » (*L'Artiste*). Vanzype énumère lui aussi les caractéristiques des nouvelles de Heusy :

Le ton de ces récits, la préoccupation d'ordre social qui inspire chacun de ces petits romans, la passion un peu naïve avec laquelle l'auteur attribue toutes les vertus à une classe, toutes les laideurs à une autre, le choix des maîtres qu'il élit comme patrons, tout cela nous renseigne sur l'ardeur avec laquelle toute une jeunesse, chez nous, accueillait, vers 1880, le naturalisme. (p. 5)

Il voit ces récits comme un exemple de la complète soumission à cette influence naturaliste. Pour Gustave Vanwelkenhuyzen, *Un coin de la vie de misère* est bien le premier livre belge à « présenter le modèle du récit naturaliste<sup>21</sup> ».

Un précurseur, dans l'entre-deux donc. Gustave Charlier situe Heusy « à l'extrême limite du groupe [réaliste], dans le voisinage immédiat du naturalisme<sup>22</sup> ». Mais Delsemme, autre grand spécialiste des lettres belges, qualifie les textes heusyens de « vérisme sobre et

---

<sup>19</sup> Georges Eekhoud, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach, Charles Van Lerberghe, Émile Verhaeren, *La Belgique fin de siècle. Romans – Nouvelles – Théâtre*. Édition établie et présentée par Paul Gorceix, Bruxelles, Complexe, 1997, 1160 p. (*Un mâle*, p. 219-398).

<sup>20</sup> Paul Heusy, *Un coin de la vie de misère*. Introduction : Guy Vanzype. Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, [1878], 1942, p. 4.

<sup>21</sup> Dans Gustave Charlier et Joseph Hanse, *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*. Bruxelles, Renaissance du Livre, 1958, livre 4, « L'Âge réaliste (1850-1880) », chapitre « Les Prosateurs », p. 302.

<sup>22</sup> Gustave Charlier, *Le Roman réaliste en Belgique. Extraits et notices*. Bruxelles, Office de publicité, « Collection nationale », n° 48, 1944, p. 23.



poignant<sup>23</sup> ». Pour Marianne Michaux<sup>24</sup>, Heusy, dans le volume *Gens des rues*, composé de courtes nouvelles données à un journal parisien, *Le Radical*, est le « tenant d'un réalisme ascétique, fondé sur l'observation stricte de la réalité et du document humain ». Heusy crée un genre, « l'étude de pauvre », où « il dénonce la déshumanisation des petites gens par le travail qui irrémédiablement réduit à l'état de machine ou à celui d'animal ; processus de dégradation généralisée, la précision et la cruauté ne se démentent que rarement. »

À l'image des anthologies qui sélectionnent des extraits des textes de Zola où apparaît le paradoxe de l'ambition scientifique irréductible au littéraire<sup>25</sup>, on peut choisir avec grand profit pédagogique des extraits de Heusy. La nouvelle intitulée « Le Broyeur de salsepareille » (*Gens des rues*, p. 244-250) se prête bien au repérage des efforts de littérarité et à l'analyse de l'engagement de l'auteur. La dénonciation de la misère du monde ouvrier – qui subit de plein fouet la crise alimentaire (1845-1850), la crise économique, le chômage, les abus du capitalisme, l'absence de législation sociale, l'expansion démographique – se fait aussi dans le contexte d'une réaction contre un académisme jugé suranné. À noter la naissance du Parti ouvrier belge en 1885, parallèlement au développement du naturalisme en Belgique (1875-1895).

En quelques mots le décor est campé dans le début de la nouvelle dont la concision n'empêche en rien que s'exprime le pathétique de la situation du héros – premier extrait :

Le galetas qu'il habitait au cinquième, sous les toits, au fond de l'impasse Sainte-Eugénie, avec sa femme et ses quatre enfants, dont l'aîné atteignait à peine sept ans et dont le cadet tétait encore, ne contenait plus que deux paillasses ; on avait vendu les chaises puis la table, puis le bois du lit ; les draps étaient au Mont-de-Piété, ainsi que les hardes superflues : une jupe de la femme, la blouse neuve de l'homme. Quand, à la fin de la journée, il rentrait, le dos rompu, les pieds pesants, les mioches, qui n'avaient pas mangé à leur faim, le regardaient anxieusement. Leurs yeux demandaient s'il ne rapportait pas quelque chose. Afin de ne pas répondre, il se composait un visage farouche, tandis qu'un sanglot lui montait à la gorge. Le pain se partageait en rations, qu'il fallait diminuer chaque jour. Le petit Julien, le dernier-né, mal nourri par une mamelle épuisée, commençait à pâlir, ses joues s'amollissaient et prenaient une teinte de cire, il ne souriait plus à son père, ne tendait plus les bras vers lui. (p. 245-6)

---

<sup>23</sup> Dans Paul Heusy, *Gens des rues*. Préface et notes de Paul Delsemme. Bruxelles, Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique. « Histoire littéraire », 1994, p. 9. Voir également Paul Delsemme, « Pour une meilleure connaissance de Paul Heusy », dans Paul Delsemme, Roland Mortier, Jacques Detemmerman (dir.), *Regards sur les lettres françaises de Belgique*. Études dédiées à la mémoire de Gustave Vanwelkenhuyzen. Bruxelles, André de Rache, 1976, p. 49-76.

<sup>24</sup> « De Paul Heusy à Jean-Baptiste Baronian », *Textyles*. Revue des lettres belges de langue française, n° 12, « Voyages, Ailleurs », 1995, p. 296. Mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 2 octobre 2016 : <http://textyles.revues.org/1987>.

<sup>25</sup> Par exemple, dans l'anthologie « Mitterand » : « L'alambic dans l'*Assommoir* », chapitre II (p. 465) ou « De la grande bouffe... à la grande faim », *id.*, extraits des chapitres 7, 10 et 12 (p. 468-471).

Pas besoin de beaucoup de détails en effet pour cerner la misère noire dans laquelle survit cette famille. Les joues de Julien qui meurt de faim en constituent la synecdoque, comme la blouse neuve l'était de la seule et dérisoire richesse de l'homme.

Dans le deuxième extrait, on lit une description minutieuse de l'atelier, et en particulier de la machine qui sert à broyer les végétaux.

L'arbre de fer, annelé de poulies, qui le traversait [l'atelier] de part en part, à un demi-mètre du plafond, tournait silencieusement. Au milieu de la pièce, un énorme socle de maçonnerie supportait une auge ronde de pierre, au-dessus de laquelle se dressaient, debout, deux pesantes meules singulièrement accouplées par des moyeux articulés. Contre les murs, deux ou trois appareils, machinés de leviers, de chaînettes, d'engrenages multiples, emprisonnaient des tamis carrés qui s'échelonnaient, de distance en distance, comme les ailettes de la roue d'un moulin.  
(p. 247-8)

On imagine aisément Heusy un carnet et un crayon en main pour dessiner ce qu'il observe et mieux se rappeler et décrire, en l'occurrence les machines, comme le faisait Lemonnier<sup>26</sup>, comme le préconisait Zola.

Le troisième extrait concerne la salsepareille, que Chardon devra broyer à longueur de journée, dans le nouveau travail qu'il est heureux d'avoir enfin trouvé. Le patron lui explique de quoi il s'agit.

— [D]es salsepareilles de Caracas. [...] Leur écorce est assez épaisse et un peu blanchâtre. Ce sont les meilleures. On les réserve aux pharmacies des beaux quartiers où se fournissent les personnes riches, qui peuvent se payer cher les médicaments.  
[Il lui expliqua] les caractères particuliers qui permettaient de distinguer telle racine de telle autre, celle de Vera-Cruz de celle de la Jamaïque ou de celle du Honduras, ou de celle du Brésil, ou de celle d'Italie, « de mauvaise qualité et d'effet presque nul, mais bon marché ».  
— À quoi ça sert-il, la salsepareille ? demanda Chardon.  
— À faire une liqueur pour laver le sang corrompu des gens qui ont trop couru les femmes.  
(p. 248-9)

Quelle injustice, quelle ironie ! Cet homme, pour sauver sa famille d'une mort certaine, devra sans relâche préparer un remède destiné à des individus menacés par le fait même qu'ils ont vécu dans l'abondance, dans le luxe et le stupre : vos soucis seront bien différents, « selon que vous serez puissant ou misérable »... Aujourd'hui, on peut commander de la salsepareille sur Internet et trouver confirmation de son origine et de ses vertus :

---

<sup>26</sup> Notamment pour *Happe-Chair* (1880) où le romancier s'est inspiré d'une révolte sociale des ouvriers d'un laminoir, à Couillet (Belgique), « Happe-chair » désignant justement cette usine dévoreuse d'hommes.



© Wikimedia Commons

Nom latin : *Smilax sarsaparilla*. Originaire des forêts tropicales humides et des régions tempérées d'Asie et d'Australie, la salsepareille aurait été importée en Espagne en 1563 pour guérir la syphilis. (medisite.fr)

La Salsepareille est recommandée dans les cas de troubles de la peau (dermatose, prurigo, eczéma, psoriasis). Constipation, colopathie chronique. Excès d'urée, calculs rénaux. Dyspepsie. (masantenaturelle.com)

Dans la conclusion ou chute de la nouvelle, dernier extrait, on retrouve les joues, non plus celles du petit Julien, mais celles de son père, comme en écho aux premières lignes du texte :

Maintenant, les joues de Chardon sont d'un vert livide, pareil à celui des limons gâtés, et ses yeux ont perdu toute lueur, comme chez un aveugle. Mais il est content. Il ne vomit plus que quatre à cinq fois par jour, et ses enfants mangent. (p. 250)

Le cruel oxymore en final rappelle la mesure du sacrifice de ce nouvel héros des temps modernes qu'est l'ouvrier, même s'il n'a pas encore atteint la conscience du prolétaire.

Le naturalisme aujourd'hui ?

Qu'en est-il des limites temporelles du naturalisme, qui s'épuise en France et s'arrête en Belgique vers 1890, selon Anne-Françoise Luc ? Le quatrième roman de Jean-Baptiste Del Amo (pseudonyme de Jean-Baptiste Garcia, né à Toulouse en 1981), *Règne animal*, a été largement salué par la critique. Il figurait parmi les huit finalistes du Prix Goncourt 2016 et est le lauréat du Prix des Librairies de Nancy-Le Point, du Prix de l'Île de Ré, du Prix des Lauriers verts, du Prix du Livre Inter décerné le 5 juin 2017 par un jury présidé par Élisabeth Badinter et composé de 12 auditeurs et 12 auditrices de *France Inter*. Il a aussi obtenu le prix Valery-Larbaud<sup>27</sup> le 22 mars 2017.

---

<sup>27</sup> Le prix est décerné chaque année à « une œuvre que Valery Larbaud aurait aimée ou dont le sens, l'esprit et la pensée rejoignent celle de Larbaud. » Voir notamment le site Bibliomonde : <http://www.bibliomonde.com/auteur/valery-larbaud-2770.html>.

Selon la quatrième de couverture, *Règne animal* « retrace, du début à la fin du vingtième siècle, l'histoire d'une exploitation familiale vouée à devenir un élevage porcin. Dans cet environnement dominé par l'omniprésence des animaux, cinq générations traversent le cataclysme d'une guerre, les désastres économiques et le surgissement de la violence industrielle, reflet d'une violence ancestrale<sup>28</sup>. »

Dans un article intitulé « Que des têtes de cochon ! », paru dans le *Journal du Dimanche* du 28 août 2016, Bernard Pivot résume l'intention de l'auteur :

Jean-Baptiste Del Amo est impitoyable. Il ne passe pas sur l'innommable : il le nomme et le décrit. Il ne ferme pas les yeux sur l'abjection : il ouvre les nôtres. Il tient pour évident que la porcherie est un lieu de barbarie et de honte. Que notre indifférence au sort cruel des animaux de boucherie est scandaleuse. Que ce que nous mangeons est un concentré de peur, de souillure, de souffrance et d'antibiotiques. *Règne animal* est un roman à thèse d'un *naturalisme* implacable<sup>29</sup>.

Del Amo, dans un entretien accordé à Bernard Lehut pour *RTL France* en septembre 2016<sup>30</sup>, confirme l'étiquette en prenant à son compte les caractéristiques du naturalisme identifiées dans *Le Roman expérimental* de Zola. Lorsque le journaliste lui demande l'origine de son livre (00:35<sup>31</sup>), Del Amo lui relate une visite marquante qu'il a effectuée dans un élevage porcin. Il explique avoir accompagné l'éleveur à l'occasion du nourrissage et décrit les bêtes se jetant les unes sur les autres pour obtenir leur part de nourriture dans une obscurité morbide. Cette scène, explique-t-il, lui a laissé des impressions fortes, une des premières idées à l'origine du roman. Del Amo poursuit en révélant un « désir de continuer un travail sur la transmission de la violence de génération en génération à travers une généalogie » et une « envie de composer *une fresque naturaliste*, quasi élégiaque » (01:25). Même si l'on estime que le terme élégiaque, allusion au poème lyrique, doit être pris ici dans un sens ironique, l'auteur de *Règne animal* décrit l'influence d'Émile Zola sur son œuvre (13:33) : « La lecture de Zola a été très importante pour moi, *La Terre* en particulier. » Entre deux encore pour ce roman contemporain dont quelques extraits viennent illustrer d'abord le militantisme de l'auteur. Sa description de la porcherie est apocalyptique :

L'odeur est acide et ferreuse. Les relents mêlés d'un abattoir, d'une étable immonde et d'un charnier. L'encombrement des bêtes est sans nul autre pareil. Les excréments et le pissat

---

<sup>28</sup> Jean-Baptiste Del Amo, *Règne animal*. Paris, Gallimard, 2016, 432 p.

<sup>29</sup> « Que des têtes de cochon ! », *Le Journal du Dimanche*, 28 août 2016, sur le site : [www.lejdd.fr/Chroniques/Bernard-Pivot/Que-des-tetes-de-cochon-805738](http://www.lejdd.fr/Chroniques/Bernard-Pivot/Que-des-tetes-de-cochon-805738). Nous soulignons *naturalisme*. Nous remercions Isabelle Chauveau, doctorante à l'Université de Mons, qui a attiré notre attention sur plusieurs documents que nous citons dans cette section.

<sup>30</sup> Bernard Lehut, « Jean-Baptiste Del Amo signe *Règne animal*, un livre étonnant et dérangeant », dans *Laissez-vous tenter*, 29 septembre 2016, sur *RTL France* – site consulté en juin 2017 : <https://www.rtl.fr/culture/arts-spectacles/jean-baptiste-del-amo-signe-regne-animal-un-livre-etonnant-et-derangeant-7785040938>.

<sup>31</sup> Les chiffres entre parenthèses correspondent au minutage de l'enregistrement audio de l'entretien, disponible en ligne et joint à l'article cité (site de *RTL France*).

satulent le sol martelé par le piétinement des sabots. Ce lisier débonde au-delà de l'enceinte des enclos en vagues successives de lave fécale. Les blessures infligées aux bêtes par le transport s'infectent et suppurent. Les mouches et les taons obscurcissent l'air et s'abattent frénétiquement comme la quatrième plaie sur l'Égypte, s'agglutinent aux yeux, aux lèvres des entailles, se repaissent de sueur et de sang et de bouse dès que les bêtes débarquées se précipitent vers les abreuvoirs (p. 158).

Végétalien convaincu, Del Amo s'engage en mars 2016 aux côtés de l'association L214, en commentant une vidéo dénonçant les abattoirs et montrant des images de maltraitance animale filmées en caméra cachée à l'abattoir de Mauléon-Licharre, dans les Pyrénées-Atlantiques. En septembre 2017, il publie *L214, une voix pour les animaux*, essai dans lequel il retrace l'histoire de l'association à travers, notamment, le parcours de quelques-uns de ses militants<sup>32</sup>. Cet ouvrage est également l'occasion d'interroger le lecteur sur une possible société qui ne serait pas basée sur l'exploitation des animaux.

Plaidoyer pour l'animal, le végétalisme et l'anti-spécisme, *Règne animal* de Del Amo est bien un roman naturaliste, utilisant les méthodes préconisées par Zola : observation, documentation ; en attestent les remerciements (p. 421), notamment à Claudine Fabre-Vassas<sup>33</sup> et à Jean-Louis Le Tacon<sup>34</sup> dont les œuvres ont « éclairé » l'auteur, et aux archives départementales du Gers, remerciements qui renseignent avec transparence sur les sources.

Comme chez Zola, le lien entre littérature et médecine est présent – vétérinaire ici. L'élevage de porc court à sa perte en raison d'une maladie, sorte de malédiction, qu'on ne peut plus endiguer.

Il continue de déverser les eaux sales à l'arrière de la porcherie, mais ce sont bientôt les cadavres de porcelets, puis de cochettes, puis de porcs à l'engraissement qu'il lui faut charger à grand-peine sur une brouette et extraire des bâtiments. Les truies sont désormais presque toutes atteintes de métrites purulentes. Un pus épais et sanguinolent s'écoule de leurs vulves et forme de grandes flaques opaques et rosâtres qui se mélangent au lisier sur le sol des enclos (p. 406).

La littérature scientifique nous renseigne et confirme : « Au niveau de l'utérus, la lésion la plus fréquente à l'examen macroscopique est celle de métrite (12% des truies). Une petite proportion d'animaux présente des lésions suppurées<sup>35</sup>. »

---

<sup>32</sup> Jean-Baptiste Del Amo, *L214. Une voix pour les animaux. Un autre monde est possible*. Préface de Brigitte Gothière. Paris, Flammarion, 2017.

<sup>33</sup> Claudine Fabre-Vassas est directrice émérite de recherche au CNRS et étudie l'anthropologie et les religions. Elle a écrit une étude intitulée *La Bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*. Paris, Gallimard, 1994, 432 p.

<sup>34</sup> Jean-Louis Le Tacon, cinéaste militant, a réalisé un film documentaire intitulé *Cochon qui s'en dédit* (1979, 40 minutes) montrant les conditions de vie des porcs en élevage industriel. Le documentaire a obtenu le Prix français Georges Sadoul en 1980, qui récompensait un premier ou un second film, français ou étranger, mais n'est plus attribué depuis 2001.

<sup>35</sup> Marie Thomas, *Prévalence des infections urinaires chez la truie gestante (ITU) selon le stade de gestation et la parité dans deux contextes d'abreuvement différents*. Thèse pour obtenir le grade de Docteur vétérinaire, sous la direction de Guy-Pierre Martineau, soutenue publiquement le 21 mars 2007 devant l'Université Paul Sabatier de Toulouse.

À l'extérieur de la ferme, les animaux sont aussi malades, à cause de l'être humain, et la pitié du petit Jérôme, enfant jugé inadapté et livré à son propre sort, ne changera rien :

Au bord du chemin, un lapereau se promène dans les herbes. Jérôme s'approche et s'accroupit. L'animal le hume mais ne prend pas la fuite. Il est aveuglé par la myxomatose. Ses paupières sont refermées, soudées par une chassie jaune. Le lapereau lève la tête par à-coups, sondant le monde écrasé de chaleur, dissous par la lumière dont ne parvient plus, à ses yeux brûlés par la conjonctivite, qu'une lueur diffuse et éclatante. Jérôme tend la main et caresse le pelage pantelant de la bête. Il connaît la maladie inoculée par les hommes. Il a vu un grand nombre de lapins agoniser dans les fossés, à découvert dans les champs, ou sur les routes (p. 351).

Dans ses brefs récits, Heusy dénonçait le capitalisme qui reléguait l'homme au rang de machine ou d'animal ; dans son gros roman, Del Amo décrit des hommes que la guerre, la violence a transformés en bêtes, et qui eux-mêmes réduisent les animaux à des objets. Sans pourtant adopter le « point de vue animal » – ou rarement, par exemple en adoptant celui du lapereau qui ne capte plus qu'une « lueur diffuse et éclatante » – comme le préconise l'historien Éric Baratay dans son entreprise scientifique innovante :

*Ces biographies animales* seront donc des lieux d'expérimentation de la forme, du maniement des documents, de la recherche des faits, de la mise en scène et de l'écriture. Il convient d'affirmer leur différence avec les entreprises littéraires, par la méthode scientifique employée, le refus de l'anthropomorphisme plaqué, la modestie revendiquée, ne traitant que des aspects évoqués ou suggérés par les documents, n'ajoutant rien. Néanmoins, il y a un lien avec la littérature dans la part d'imagination contrôlée pour aider à sortir de soi et se projeter à côté de l'individu, ou dans le jeu d'écriture. Celui-ci n'est évidemment qu'un artifice humain, pas la transcription impossible d'une nature, mais il peut aider à faire mieux éprouver, saisir, comprendre, à se rapprocher davantage<sup>36</sup>.

Le projet, ambitieux, de Baratay n'est pas éloigné du roman expérimental, mais il va plus loin que les naturalistes en adoptant ce « point de vue animal<sup>37</sup> » qui donnait son titre à l'un de ses premiers essais d'éthologie animale historique.

## Conclusion

Enseigner la littérature belge francophone suppose qu'on fasse de la littérature comparée, et « La Littérature comparée est l'étude du fait littéraire par sa mise en question à travers une

---

<sup>36</sup> Éric Baratay, *Biographies animales*. Paris, Seuil, 2017, p. 28-29.

<sup>37</sup> Éric Baratay, *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*. Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2012.

*frontière* linguistique ou culturelle<sup>38</sup>. » Normal donc qu'on soit toujours « entre-deux » concepts.

L'étiquette « naturalisme », hautement brachylogique, comme tout terme en « -isme », est une véritable boîte de Pandore qu'on ouvrirait pour y découvrir d'indispensables textes, notions, jugements permettant de comprendre l'importance d'un mouvement littéraire et ses spécificités. Une bonne connaissance de l'histoire littéraire, d'un mouvement en particulier, permet à l'auteur, au critique, au lecteur d'écrire et de lire « en connaissance de cause » avec en arrière-plan, un substrat culturel qui enrichit inexorablement les œuvres et les lecteurs.

Depuis peu temps, le laboratoire « labex Transfers<sup>39</sup> » se propose d'étudier « dans la très longue durée les formes de resémantisation qui accompagnent la circulation des textes, des modèles intellectuels, des objets matériels, artistiques ou quotidiens, entre les cultures. » Au sein de ce groupe de recherche, un projet nous intéresse particulièrement : il s'intitule « Le “naturalisme-monde” en question. Réceptions et créations d'un mouvement littéraire international (XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle). » Tout en soulignant « l'entre deux “-isme” », la question de recherche qui était aussi la nôtre et le mérite essentiel d'un naturalisme universel, nous laisserons le mot de la fin à Olivier Lumbroso qui présente ainsi le projet :

Encore aujourd'hui, il est fréquent de voir le *naturalisme* réduit à un *misérabilisme* et à un *positivisme*, limitant l'écrivain à être seulement un observateur témoin de son temps, collationnant des documents vrais. [...] Pour rendre justice à la diversité des œuvres naturalistes, à leur portée humaine et leur valeur littéraire, il est bienvenu de proposer un changement d'échelle dans l'étude de ce mouvement artistique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

En effet, son rayonnement ne se réduit pas aux limites de la « Nation France ». Il suffit d'évaluer sa vitalité à l'aune de sa diffusion non seulement hexagonale mais aussi hors-frontière pour y découvrir une grande variété d'œuvres et de sensibilités artistiques. Influences,

---

<sup>38</sup> Yves Chevrel « La littérature comparée et la quête d'un territoire » dans Émilienne Baneth-Nouailhetas et Claire Joubert (dir), *Comparer l'étranger. Enjeux du comparatisme en littérature*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, s. p. En ligne : <https://books.openedition.org/pur/28812?lang=fr>. Yves Chevrel, auteur en 1989, dans la collection « Que sais-je ? », d'un volume intitulé *La Littérature comparée*, fait allusion à un compte rendu de cet ouvrage, dans le *Bulletin de liaison et d'information* (BLI) de la Société française de littérature générale et comparée, n° 8, 1990, p. 39, où l'auteure, A. Peyronie, fournissait une définition de la littérature comparée que le spécialiste adopte volontiers. Nous soulignons le mot-clé : « frontière ».

<sup>39</sup> Voir extrait de son programme scientifique sur le site <http://www.transfers.ens.fr/-programme-scientifique-> : « Fondé sur des convergences scientifiques fortes et anciennes entre les équipes de recherche de l'École normale supérieure (Paris) et certains laboratoires du Collège de France, adossé à l'Initiative d'Excellence Paris Sciences & Lettres et profitant d'un centre de documentation exceptionnel, le labex Transfers vise à renforcer ces liens [...]. Une archéologie privilégiant les métissages au sein du bassin méditerranéen, une science de la littérature attentive aux républiques savantes comme aux métissages postcoloniaux, une philosophie ou une esthétique soucieuse de l'inscription des concepts dans la pluralité des langues, une histoire intellectuelle orientée sur des dynamiques traductrices ou la diffusion des arts rencontrent une anthropologie des contacts, une science du langage ou du droit attachée à la circulation des modèles. »

recréations voire dépassement du mouvement dessinent la cartographie des naturalismes du monde, d'expression française et en langues étrangères.

C'est cet atlas des héritages et des postérités naturalistes, si différentes chez Blasco Ibañez en Espagne, Verga en Italie, Mahfouz en Égypte, Tourgueniev en Russie, et plus près de nous, Mo Yan, en Chine qu'il s'agira d'étudier. *Comment les comparer, par-delà l'étiquetage de l'histoire littéraire scolaire ?* À la faveur d'un jeu de déplacements dans l'espace-temps, éclairant ce qu'on peut nommer des translations culturelles entre aires géolinguistiques francophones et étrangères, ce projet de recherche revisite le naturalisme lui-même et prend acte de son *pouvoir de création trans-séculaire et international*. Ainsi s'agit-il ici d'abandonner une vision stéréotypée pour ouvrir les humanités naturalistes dans le monde, sensibles aux variations de normes (esthétiques, idéologiques, sociales), aux métissages d'ordre linguistique et culturel, aux dynamiques des traductions, et aux effets de la censure.

(Concrètement, seront abordées les aires naturalistes américaines, asiatiques, arabes, européennes à travers des thématiques serrées : la correspondance de Zola avec ses destinataires étrangers, les pétitions internationales autour de l'affaire Dreyfus, les œuvres naturalistes dans les manuels FLE.)<sup>40</sup>

---

<sup>40</sup> Nous soulignons les allusions à une entre-deux en « -isme », la question de recherche et l'expression résumant l'intérêt du naturalisme. Voir site de Labex TransferS déjà cité : <http://www.transfers.ens.fr/le-naturalisme-monde-en-questionreceptions-et-recreations-d-un-mouvement>



## Bibliographie

### Sites :

- Site de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique : <http://www.arllfb.be/publications/>
- Site Bibliomonde : <http://www.bibliomonde.com/auteur/valery-larbaud-2770.html>.
- Site Espace Nord : <http://www.espacenord.com/>
- Site du Journal du Dimanche : [www.lejdd.fr/Chroniques/Bernard-Pivot/](http://www.lejdd.fr/Chroniques/Bernard-Pivot/)
- Site de Labex TransferS : <http://www.transfers.ens.fr/-programme-scientifique-> et <http://www.transfers.ens.fr/le-naturalisme-monde-en-questionreceptions-et-recreations-d-un-mouvement>
- Blog de Jean-Michel Messiaen, *Paperolles*, « Le Zolisme et l'Assommoir », 6 mars 2011 » : <http://jean-michel-messiaen.blogspot.fr/2011/03/zolisme.html>.
- Site du Prix Sadoul : <http://gsadoul.free.fr/LE-PRIX-SADOUL-HISTOIRE.htm>
- Site de RTL-France : <https://www.rtl.fr/culture/arts-spectacles/>

### Corpus<sup>41</sup> :

- DEL AMO, Jean-Baptiste : *Règne animal*. Paris, Gallimard, 2016, 432 p.
- EEKHOUD, Georges ; LEMONNIER, Camille ; MAETERLINCK, Maurice ; RODENBACH, Georges ; VAN LERBERGHE, Charles ; VERHAEREN, Émile : *La Belgique fin de siècle. Romans – Nouvelles – Théâtre*. Édition établie et présentée par Paul GORCEIX, Bruxelles, Complexe, 1997, 1160 p. (*Un mâle*, p. 219-398).
- HEUSY, Paul : *Un coin de la vie de misère*. Introduction : Guy VANZYPE. Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, [1878], 1942.
- ID. : *Gens des rues*. Préface et notes de Paul DELSEMME. Bruxelles, Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique. « Histoire littéraire », 1994.
- LEMONNIER, Camille : *Sedan [1871] ou les Charniers [1881]*. Bruxelles, Espace Nord, 2000.
- ID. : *Happe-Chair [1880]*. Bruxelles, Espace Nord, 2018.
- ID. : *Un mâle*. Bruxelles Henry Kistemaekers, 1881. Rééd. Bruxelles, Espace Nord, 2012.

### Études critiques :

#### Articles ou chapitres d'ouvrages

- BECKER, Colette : « Aux sources du naturalisme zolien. 1860-1865 », dans Pierre COGNY (dir.), *Le Naturalisme. Colloque de Cerisy*. Paris, Union générale d'éditions, 1978, p. 13-33.
- ID. : « Émile Zola 1862-1867. Élaboration d'une esthétique moderne », dans *Romantisme*, n° 21-22, 1978, p. 117-123.
- CHEVREL, Yves : « La littérature comparée et la quête d'un territoire » dans Émilienne BANETH-NOUAILHETAS et Claire JOUBERT (dir.), *Comparer l'étranger. Enjeux du comparatisme en littérature*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, s. p. En ligne : <https://books.openedition.org/pur/28812?lang=fr>.
- DELSEMME, Paul : « Pour une meilleure connaissance de Paul Heusy », dans Paul DELSEMME, Roland MORTIER, Jacques DETEMMERMAN (dir.), *Regards sur les lettres françaises de Belgique*. Études dédiées à la mémoire de Gustave VANWELKENHUYZEN. Bruxelles, André de Rache, 1976, p. 49-76.
- LEDENT, David : « Zola avant Durkheim. Lectures croisées d'Hippolyte Taine et de Claude Bernard », dans Elsa COURANT & Romain ENRIQUEZ (dir.), *Un territoire en partage. Littérature et science au XIX<sup>e</sup> siècle*. Épistémocritique, 2018, p. 40-47.

---

<sup>41</sup> Certaines éditins comportent des études critiques que nous ne citons pas une seconde fois dans la section suivante.

- LEHUT, Bernard : « Jean-Baptiste Del Amo signe *Règne animal*, un livre étonnant et dérangeant », dans *Laissez-vous tenter*, 29 septembre 2016, sur *RTL France* – site consulté en juin 2017 : <https://www.rtl.fr/culture/arts-spectacles/jean-baptiste-del-amo-signe-regne-animal-un-livre-etonnant-et-derangeant-7785040938>.
- MARTINETTI, Thibaud : « *La Vie des abeilles* de Maeterlinck : le “vol nuptial” de la vulgarisation et du symbolisme », dans Elsa COURANT & Romain ENRIQUEZ (dir.), *Un territoire en partage. Littérature et science au XIX<sup>e</sup> siècle*. Épistémocritique, 2018, p. 21-39. En ligne : <http://epistemocritique.org/category/ouvrages-en-ligne/litterature-et-sciences-au-xixe-siecle/>.
- MICHAUX, Marianne : « De Paul Heusy à Jean-Baptiste Baronian », *Textyles*. Revue des lettres belges de langue française, n° 12, « Voyages, Ailleurs », 1995, p. 296. Mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 2 octobre 2016 : <http://textyles.revues.org/1987>.
- PIVOT, Bernard : « Que des têtes de cochon ! », dans *Le Journal du Dimanche*, 28 août 2016, sur le site : [www.lejdd.fr/Chroniques/Bernard-Pivot/Que-des-tetes-de-cochon-805738](http://www.lejdd.fr/Chroniques/Bernard-Pivot/Que-des-tetes-de-cochon-805738).

## Ouvrages

- BARATAY, Éric : *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*. Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2012.
- ID. : *Biographies animales*. Paris, Seuil, 2017.
- BECKER, Colette : *Zola. Le Saut dans les étoiles*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2002.
- BOUVERESSE, Jacques : *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*. Marseille, Agone, 2008.
- CHARLIER, Gustave : *Le Roman réaliste en Belgique. Extraits et notices*. Bruxelles, Office de publicité, « Collection nationale », n° 48, 1944.
- CHARLIER, Gustave et HANSE, Joseph : *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*. Bruxelles, Renaissance du Livre, 1958.
- CHEVREL, Yves : *La Littérature comparée*. Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1989.
- DEL AMO, Jean-Baptiste : *L214. Une voix pour les animaux. Un autre monde est possible*. Préface de Brigitte GOTHIERE. Paris, Flammarion, 2017.
- FABRE-VASSAS, Claudine : *La Bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*. Paris, Gallimard, 1994, 432 p.
- HARROW, Susan : *Zola, The Body Modern. Pressures and Prospects of Representation*. London, Maney Publishing, 2010.
- LAGARDE, André et MICHARD, Laurent (dir.) : *XIX<sup>e</sup> siècle. Les Grands Auteurs français du programme*. T. 5. Paris-Bruxelles-Montréal, Bordas, 1969.
- LEMONNIER, Camille : *Une vie d'écrivain. Mes souvenirs*. Préface de Léon BAZALGETTE. Bruxelles, Labor, 1945. Rééd. *Une vie d'écrivain*. Préface et notes de Georges-Henri DUMONT. Bruxelles, Académie de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994.
- LUC, Anne-Françoise : *Le Naturalisme belge*. Bruxelles, Labor, « Un livre, une œuvre », 1990.
- LUKÁCS, Georg : *La Théorie du roman*. Paris, Denoël, [1920], 1968.
- MITTERAND, Henri : *Zola et le naturalisme*. Paris, PUF, 1986.
- RINCÉ, Dominique et LECHERBONNIER, Bernard (dir.) : *Littérature. Textes et documents. XIX<sup>e</sup> siècle*. Introduction de Pierre NORA. Collection « Littérature » dirigée par Henri MITTERAND. Paris, Nathan, 1986.
- THOMAS, Marie : *Prévalence des infections urinaires chez la truie gestante (ITU) selon le stade de gestation et la parité dans deux contextes d'abreuvement différents*. Thèse pour

obtenir le grade de Docteur vétérinaire, sous la direction de Guy-Pierre MARTINEAU, soutenue publiquement le 21 mars 2007 devant l'Université Paul Sabatier de Toulouse.

-ZOLA, Émile: *Le Roman expérimental*. Paris, G. Charpentier, 1881. En ligne sur Gallica.bnf.fr.

Autres documents :

-LE TACON, Jean-Louis : *Cochon qui s'en dédit* (film documentaire, 37 minutes, 1979).

DVD : Éditions Montparnasse, « Le geste cinématographique », 2011.